

PRÉFACE

Chaque livre a sa genèse. Celui-ci n'échappe pas à la règle. Tout a commencé dix-huit mois après la mort de Jean Sassi. *Opérations spéciales, 20 ans de guerres secrètes*, le livre que nous avons coécrit, faisait son petit bonhomme de chemin. Il semblait plaire aux lecteurs. Et même à certain jury, qui daigna le gratifier d'un prix au printemps 2010¹. Lors du pince-fesses organisé comme il est d'usage pour la remise officielle de cette distinction, Yves Sassi, le fils du colonel, vint trouver le présent éditeur avec une divine surprise. En débarrassant la chambrette-musée (20 m² envahis par les soldats de plomb, les armes, les photos, les drapeaux, les fanions!) de l'Institution Sainte-Geneviève, la maison de retraite où vivait Jean Sassi, à Taverny, il avait découvert une bombe à retardement : une douzaine de cahiers où son père avait soigneusement gardé ou copié toute sa correspondance entre 1941 et 1961. Plus d'une centaine de lettres, reçues ou envoyées pendant deux décennies par un épistolier prolifique et méthodique. Ainsi, pour chaque cahier, un tableau récapitule, mois par mois, destinataire par destinataire, le nombre de courriers entrés (dans une colonne « E » pour Entrée) et partis (dans une colonne « D » pour Départ). Certaines missives sont restituées dans leur intégralité ; d'autres de façon partielle afin de ne conserver que des passages précis. Des ébauches ou des brouillons sont parfois glissés à l'intérieur des carnets. Ses interlocuteurs sont multiples et variés : parents, amis, amies (parfois très très proches, avant son mariage), supérieurs hiérarchiques, compagnons de bamboche, camarades de combat, et, bien sûr, sa chère et tendre Alice, son épouse et la mère de ses deux fils.

Pour moi, ce fut un choc. Un coup au plexus. Pendant les derniers

1. Prix spécial du jury de la Gendarmerie nationale. Performance d'autant plus remarquable que ledit ouvrage n'a strictement aucun rapport avec la maréchaussée et que, la seule fois où Jean Sassi évoque les gendarmes dans ses Mémoires, c'est pour noter leur proverbiale inefficacité dans la Corse de son enfance...

mois de son existence, j'avais vu le colonel presque chaque semaine. Des heures et des heures de conversation. Parfois des journées entières, seulement interrompues par une pause-déjeuner au restaurant de la maison de retraite. Là, dans une ambiance qui me rappelait vaguement et tristement *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, au milieu de pensionnaires cacochymes, grabataires et/ou séniles, le vieux guerrier plissait les yeux à la façon des Viets et m'observait derrière ses lunettes fumées, l'air de dire : « Si tu savais, jeunot ! » Il devait bien se marrer intérieurement. J'aurais dû me douter. Le vieux farceur me réservait un chien de sa chienne. Car jamais, pas une seule fois, même lorsqu'il délirait (sous l'effet des dérivés morphiniques) sur le lit de l'hôpital où il fut admis après une mauvaise chute en août 2008, il n'évoqua l'existence de ces cahiers qui m'eurent pourtant été bien utiles. Quand nous parlions, tentant de reconstituer les bribes d'un passé tumultueux, un trésor dormait donc là, à nos côtés, enfoui sous des tonnes de paperasses et de souvenirs. Et je l'ignorais. Sa femme et ses enfants aussi. C'était sa part d'ombre, son ultime secret et, peut-être, son cadeau posthume. Je dis bien cadeau car c'en est un. Et de choix !

En effet, mises bout à bout, ces missives forment un ensemble cohérent, une sorte de carnet intime, qui frappe par sa qualité littéraire, dans le fond comme dans la forme. Tout sauf un récit guerrier ou un *pro domo* d'ancien combattant. Plutôt les états d'âme d'un soldat d'élite, avant et après l'action : doutes, attentes, espoirs, rancœurs, dégoûts, révoltes. Jean Sassi y dévoile un talent caché : l'écriture. Un style brillant et alerte. Une orthographe irréprochable. Une culture multiforme et raffinée. Nous sommes aux antipodes de l'image du soudard que, coquet et provo, il aimait à véhiculer (même si l'on ne restait pas dupe très longtemps).

Voici ce qu'il écrit au trésorier du Service Action en 1954, alors qu'il croupit au fond de la jungle laotienne, en manque de livres et de nourriture intellectuelle : « *T'ai-je dit que j'étais un intellectuel, un homme cultivé, un fin lettré, que ma passion première est la littérature, richement reliée, de cuir flamboyant à lettres d'or. La littérature sur papier de soie velouté au toucher. Je suis inscrit au Club du Livre et, en tant que membre de ce Club, ai droit d'achat aux collections de choix telles que Zig et Puce de Voltaire, Les Pieds Nickelés de Plutarque, La Main de ma sœur de V. Hugo et autres immortels chefs-d'œuvre de non moins immortels génies. C'est ma passion avec un grand "P". Malheureusement, depuis que je suis exilé dans cette terre lointaine, et depuis que, trésorier du GMI, tu tiens les cordons de ma bourse, [...] je n'ai pu une seule fois assouvir mes appétits livresques. [...] Je t'avoue que j'ai déjà commandé*

La Divine Comédie de Dante, reliée pleine peau, impression soignée en deux couleurs, sur offset ciré, avec illustrations originales et dessins de Botticelli et édition numérotée, s'il te plaît. »

Jean Sassi avait vingt ans en 1937. Nul doute qu'il s'est nourri de Céline, auteur phare de l'époque. Le Céline du *Voyage au bout de la nuit* comme celui des pamphlets. Génial, intégral, radical. Déferlements de haine, rébellion permanente, exagérations systématiques, lucidité dérangeante, autodérision calculée, néologismes savoureux, goût du bouffon et du cocasse, métaphores drolatiques, humour impitoyable, maîtrise de l'argot, mépris de l'autorité et des convenances (« *Gueux j'ai été et gueux je resterai* », écrit Sassi) : l'influence est évidente. Extrait de 1942 : « *Me serais-je trompé, mignonne? Non! Cela ne se peut! Quelle opinion pourrais-je maintenant avoir de moi? Mais au fait, j'y pense. Tonnerre de cette garce de bossue. Punaise de Raoul le borgne, punaise de Manon la P... Celle qui adore les belles bites d'Abysins [voir Céline dans Bagatelles pour un massacre].* » Autre point commun, la misanthropie : « *Je n'aime pas les amitiés imposées par les circonstances... que fait-on du droit d'élection?... Des copains? Non, des parasites de mon indifférence, pas plus! Je ne m'y attache pas le moins du monde, pas plus d'ailleurs que je ne cherche à me les attacher... J'ai eu des amis, des copains, de vrais, ceux-là. Ceux que mon cœur avait choisis. C'est ce qui m'a rendu difficile, sectaire, ennemi absolu du moindre gaspillage pour tout ce qui touche aux sentiments. [...] Je ne m'embête réellement que lorsque je suis accompagné.* » Ou encore la misogynie : « *À mon humble avis, le mariage appauvrit l'homme, son cerveau, ses muscles. Le mariage est une seconde enfance. Pire que la première car elle est volontaire et n'amène pas l'excuse de l'irresponsabilité. [...] J'aurais hurlé de joie si le droit de vote avait été aboli pour tous les humains, mâles ou femelles. Les hommes votent, Pagaille, guerres, révolutions. Les femmes vont voter maintenant. Poil! Hourra! Plus on est de fous, plus on rigole. Surtout si parmi les fous il y a des folles.* »

En lisant toutes ces lettres, j'ai aussi compris pourquoi Jean Sassi, pudique à l'extrême, a voulu les garder pour lui seul, jusqu'à la tombe. Car il va très loin dans la confession et la mise à nu, au propre comme au figuré. Ne cache rien de ses frasques. À Calcutta, en 1945 : « *Dernièrement, un soir, j'étais attablé avec un capitaine anglais et soulevais à haute et intelligible voix un point de vue en anglais, à savoir que seules les femmes du terroir m'intéressaient. Les Blanches en Europe, les Noires en Afrique et aux Indes. Les Jaunes en Chine. Les Rouges en Amérique. Et qu'il ne fallait à aucun prix me parler d'une Blanche aux Indes, pas plus d'ailleurs que d'une Noire en France! [...] Le reste n'a pas d'importance,*

sinon qu'avec quelques fidèles de mes points de vue, ai fini la nuit dans les bras d'une donzelle de vingt ans, couleur des ténèbres, un amour! Un vrai chou au chocolat! Que je rencontre presque chaque soir. Oui, il n'y a que ça de vrai. Les Blanches chez elles, pour les Noires, même topo. » Au Laos, dix ans plus tard : « Sais-tu que je me suis encanaillé de la plus odieuse façon, à l'encontre de mes habitudes pudibondes et de mes principes de fierté virile? Un soir, le soir de Noël plus exactement, beurré jusqu'à plus soif, invité des Tabors². Le lendemain, me suis réveillé, comateux, dans une paillote du BMC, avec, au pucier, la plus charnue et tatouée des Mauresques, de ses tétons... il y en avait partout, ça roulait dans tous les coins. Sur le pas de la porte, honteux et n'en croyant pas mes yeux en partant, j'y titubais encore, dessus à pleins pieds. Les huit jours qui suivirent, je les passai dans le plus profond dégoût de ma personne. »

Quant au devoir de réserve, cet hypocrite paravent cher aux officiers de carrière, il vole ici en éclats. Car notre héros dépensa plus d'énergie à se battre contre la hiérarchie militaire que contre les ennemis de la France (Allemands, Japonais, Vietnamiens, Algériens). La conjuration des imbéciles. Au fur et à mesure que l'Empire s'effrite et que les défaites s'accumulent, sa colère monte, enfle, contre un état-major inapte autant qu'inepte, ainsi décrit en Indochine, deux mois avant Diên Biên Phu : « Je reviens de l'état-major, où j'ai eu l'honneur d'évoluer dans les plus hautes sphères. Me suis frotté aux vainqueurs de demain, aux plus purs esprits. Ai vu à l'œuvre tous nos Dieux de la Guerre, vachement auréolés de gloire, constellés de décorations et dûment galonnés. J'y étais parti tel un boulet de canon atomique pour régler des questions que dans ma candeur de broussailleux primitif, ignorant, crasseux, je croyais urgentes et d'une importance extrême. Mais, vu d'en bas [de Saïgon], rien n'a d'importance sinon la chaleur, la sieste, les couchers de soleil sur les bords d'un grand fleuve pacifique et célèbre. Le cognac-soda frais et bien tassé, les petites réunions au cercle avec cravate, pantalons et manches longues, où les dames afattes³ racontent à nos étoiles tous les potins de la Cour, entre deux rires, deux bras et deux tortillements de fesses faiblement satisfaites. » Colère qui explose après le désastre de Diên Biên Phu, lorsqu'il constate que les décorations pleuvent sur les stratèges de salon tandis que ses propres hommes, commandos et partisans partis sans ordre sauver la cuvette, héritent de clopinettes : « Pour le cul qui est resté trois mois assis dans son fauteuil, le texte commence toujours par : "Officier magnifique aux qualités de chef exceptionnelles..." » Quant au con qui

2. Bataillon formé de soldats des goums marocains encadrés par des officiers et sous-officiers français des Affaires indigènes.

3. Pour «AFAT», Auxiliaire féminin de l'Armée de terre.

s'est exténué à casser du Viet, c'est "Officier courageux qui durant de longs mois..." "Officier magnifique aux qualités de chef exceptionnelles", et suit un long jus bien doré qui fait se lécher les babines et dont par la suite on fait des chefs de bataillon, des colonels pleins, voire des généraux.»

Après l'Indochine, l'Algérie. De Charybde en Scylla. Il adresse mille demandes, mille suppliques à ses supérieurs pour aller se battre contre le FLN dans le djebel. On préfère le cantonner comme instructeur transmissions à l'école de Saint-Maixent où, comble du comble, on lui demande de former des élèves officiers *« libanais, syriens, iraniens, et autres fellaghas d'origine ou en puissance, tous époustoufflés par notre incommensurable grandeur d'âme »* : *« Quelle merveille que notre pays, cette belle France, qui peut se permettre d'instruire et d'armer au grand jour ses propres ennemis. »* Lui qui n'aime que les guerriers purs et durs est révolté par cette armée de fonctionnaires en uniforme : *« Ils ont tellement pris de coups de pied au cul, de torgnoles, de tannées honteuses. Ils ont tellement été insultés, mystifiés, bafoués, qu'ils ne savent plus sur quel pied danser. À quand les motifs de punition ainsi conçus : "30 jours d'arrêt de forteresse à X. S'est défendu avec honneur et courage contre un ennemi supérieur en nombre et l'a anéanti." [...] Ou encore pourquoi pas : "Cité à l'ordre de la Nation pour avoir craché quarante fois sur le drapeau français sans reprendre sa respiration." »* Avec la guerre d'Algérie et les trahisons successives, les politiciens remplacent les galonnés dans ses fulminantes diatribes. À commencer par le premier d'entre eux, le général de Gaulle, qu'il *« adore »* en 1944 mais qu'il finit par mépriser et n'appelle plus que *« la Grande Charlotte »* après le référendum sur l'autodétermination. Tout le monde y passe. L'Église, *« qui a réussi l'impossible, à savoir que la messe est plus belle quand elle est chantée en sabir, que la Foi catholique-coranique est une et indivisible, que les Croisés étaient des fascistes. »* La société en général : *« La gangrène se met dans tout le pays. Les intellectuels, le clergé, laïcs, protestants, catholiques, juifs prêchent l'insoumission, la désertion, la victoire du FLN et rien n'est fait en haut lieu pour arrêter cette maladie contagieuse, galopante qui va regrouper tous les mous, les lâches, les informes, les mécontents. »*

Cent pour cent politiquement incorrect. Prophétique et visionnaire en diable. Jusqu'à sa dernière lettre, datée de 1961, alors qu'il est soigné pour sa tuberculose dans un sanatorium : *« Aujourd'hui, grève générale des fonctionnaires. C'est-à-dire que je serai privé de la lettre de mon indispensable Alice. Je t'en foutrais, moi, des grèves et des grévistes. En Sibérie, tous, tout droit et à grands coups de pied au cul. Chez les Bantous ou en Terre Adélie, en slip, se faire voir par les pingouins. De quoi se plaignent-ils? Ils ont leur de Gaulle! Alors? À écouter la radio,*

lire la presse, voir les mouvements de foule délirante, je croyais que de Gaulle remplaçait tout. Les tartines beurrées, les frigidaires, les vacances à Saint-Trop... De quoi se plaignent-ils et que veulent-ils, tous ces goulus? De Gaulle a promis l'abondance, la puissance, la santé... dans l'honneur! Nous avons déjà le raton Hector, la force de frappe a été votée, le ministre des Finances a annoncé une baisse du prix de l'essence pour... 1975 et demain l'histoire de France se sera enrichie d'une nouvelle page glorieuse, celle qui relatera avec photos en couleur la poignée de main Abbas/de Gaulle. Ces grévistes font du mauvais esprit. Au gnouf donc!»

C'était il y a cinquante ans...

Jean-Louis Tremblais